L'accusation de protestantisme

Autor(en): **Michaud, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **18 (1910)**

Heft 69

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-403749

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'ACCUSATION DE PROTESTANTISME.

Il n'est pas toujours facile de réfuter un adversaire. Dans ce cas, certaines gens préfèrent l'injurier. Mais l'injurier par un mot grossier est une maladresse; pour éviter cette maladresse, on recourt alors à un terme qui, sans être grossier, est assez obscur pour pouvoir être mal interprété par les masses ignorantes. On a soin, naturellement, d'insinuer à celles-ci cette mauvaise interprétation, et ainsi le but visé est atteint.

Les Juifs, qui ne pouvaient pas réfuter le Christ, et qui préféraient le discréditer, remplaçaient la discussion doctrinale par ce simple reproche: « Tu es un Samaritain, tu as un démon » [1]. A leurs yeux, un Samaritain était un schismatique, il avait un démon en lui. Ils ne considéraient pas que certains Samaritains étaient meilleurs que certains Juifs; le mot « Samaritain » leur suffisait; sur leurs lèvres, c'était à la fois une réfutation sommaire et une injure triomphante.

C'est ainsi que dans l'Eglise romaine on a attaché un sens mauvais et injurieux au mot « protestant », au mot « janséniste », au mot « franc-maçon », etc. Veut-on se dispenser de réfuter un adversaire, vite on le qualifie d'un de ces trois titres, et tout est dit. L'adversaire est tenu aussitôt pour un schismatique, un hérétique, un apostat, un fils de Satan. C'est ainsi que les partisans de Rome traitent les modernistes de protestants, les anciens-catholiques de protestants et de jansénistes, comme, en 1904, ils ont accusé l'évêque de Dijon, Le Nordez, d'être un franc-maçon, ce qui, à leurs yeux, était pire encore.

C'est ainsi qu'on procède dans l'officine romaine.

En soi, protester contre l'erreur en général et contre les erreurs romaines en particulier, est une vertu et un mérite.

---

[1]) Nonne bene dicimus nos quia Samaritanus es tu et dæmonium habes (*Jean*, VIII, 48).

N'importe. Les jésuites, qui ont été établis pour défendre Rome à tout prix, ont été assez habiles pour transformer le vrai sens du mot protestantisme en un sens hérétique et antichrétien. Ils ont suivi la même tactique envers les jansénistes; aujourd'hui encore, bien qu'il soit avéré que les jansénistes aient été des hommes austères, aussi austères que les casuistes étaient relâchés, le mot jansénisme n'en est pas moins prononcé dans l'Eglise de Rome comme entaché d'hérésie.

Certes, nous convenons avec tout le monde que les protestants ont enseigné plus d'une opinion erronée et commis plus d'une faute; de même les jansénistes et aussi les francs-maçons. Mais est-ce une raison pour que tout soit vicié et coupable dans le protestantisme, dans le jansénisme et dans la franc-maçonnerie? Que ne faudrait-il pas dire alors du jésuitisme et du papisme!

Il a été démontré dans la « Revue » que le mot « protestantisme » est un mot très obscur; qu'on peut lui faire signifier des choses très différentes et même opposées; qu'il y a peut-être une vingtaine de systèmes « dits protestants », desquels on peut faire sortir le oui et le non. Tout récemment, dans la « Revue chrétienne » de novembre 1909 (p. 886), une plume protestante autorisée, parlant des qualificatifs de *libéraux* et d'*orthodoxes*, disait: « Décidément, il faudra réviser notre vocabulaire; les formules d'antan ne répondent plus à la topographie théologique actuelle . . . Il est donc entendu que je ne fais usage de ces désignations *surannées* que faute de mieux et parce que la tradition et l'habitude les ont consacrées. » Dans la même « Revue », il est dit (p. 908) que le baron de Schickler, certes un type du protestant actuel, subordonnait l'honneur du protestantisme à l'attachement au *devoir* et au *don de soi-même à ses frères et à Dieu*. Dans ces conditions, qui ne serait pas protestant? Dès lors, qualifier quelqu'un de « protestant », sans préciser le sens dans lequel on emploie ce terme, et surtout en lui attachant une signification fausse et blessante, est un procédé non seulement antichrétien, mais malhonnête et déloyal [1]). De même, il a été démontré que l'accusation de jansénisme n'a été qu'une tactique et une duperie; qu'elle ne repose sur rien de sérieux; que les jansénistes ont été les plus

---

[1]) Voir la « Revue », *1897*, p. 770-789; *1899*, p. 66-94; *1900*, p. 673-690.

honnêtes gens du monde malgré les calomnies et les persécutions dont ils ont été l'objet [1]).

Malheureusement, ce procédé mensonger et calomniateur est d'usage courant parmi les théologiens catholiques-romains. Loin de moi la pensée de les croire tous conscients de ces indignités. Elevés dans des idées sur lesquelles ils n'ont jamais réfléchi, sans doute persuadés *a priori* que cette conduite est permise envers des adversaires, peut-être même croient-ils rendre gloire à Dieu en répétant aveuglément ce que Rome leur a appris. Je veux les croire innocents. Mais toujours est-il que le fait de leur méprise est incontestable. Voici quelques exemples:

Vigilantius, attaqué violemment par St. Jérôme, est représenté aujourd'hui, dans une « Histoire des dogmes », comme un « Protestant ».

Dans son volume sur la Rédemption, M. Rivière dit que ses thèses sont combattues par les historiens protestants, et par ce qualificatif il croit sans doute avoir réfuté Abélard « lointain précurseur du protestantisme » (p. 324). Dans le cas particulier, il faut avouer que Harnack, Ritschl et d'autres protestants ont combattu, avec beaucoup de bon sens, certaines interprétations admises naïvement par quelques Pères, mais rejetées aussi par d'autres (p. 395). Non, non, tout n'est pas erroné chez les théologiens protestants; je relève assez nettement ceux d'entre eux qui se trompent pour avoir le droit de rendre justice à ceux qui ne se trompent pas. Les théologiens papistes sont obligés d'obéir au mot d'ordre de leur chef, qui est d'attaquer le protestantisme quand même; les théologiens anciens-catholiques ne dépendent que de la science.

Pour discréditer Cyrille Lucar, les « Echos d'Orient » (juillet 1907, p. 199) le traitent de « patriarche calviniste », et ils tiennent pour « disciples de protestants » tous les orthodoxes grecs qui ont étudié la théologie dans les universités protestantes d'Allemagne. La même Revue représente l'Eglise russe comme protestante dans son organisation d'Eglise d'Etat: « L'influence du protestantisme sur les conceptions et les vues du réformateur russe (Pierre le Grand), dit-elle, ne paraît pas discutable » (mars 1904, p. 87). Théophane Propokovitch, qui rédigea

---

[1]) Voir la « Revue », janvier 1910, p. 115-120.

le règlement de Pierre le Grand, fut aussi accusé de calvinisme (p. 90).

On sait que l'avocat Antoine Arnauld, le père du célèbre théologien, fut, lui aussi, traité de protestant et d'apostat par les jésuites après son fameux plaidoyer de 1594 [1]).

Le P. Longhaye, jésuite, a accusé Mme de Sévigné d'avoir parlé en bonne protestante dès qu'elle ne parlait pas comme les jésuites et comme Rome [2]).

En 1704, deux libelles attribués au jésuite Lallemand et publiés à Bruxelles, ont accusé le P. Quesnel de sédition et d'hérésie, en ce sens qu'il aurait « renouvelé les erreurs de Luther »; et ces deux libelles ont été réimprimés en un volume en 1707 [3]). Habert, évêque de Vabre, a dit de l'*Augustinus* que c'était « un Calvin rebouilli ». Le P. Desmares, oratorien († 1687), a été accusé de calvinisme. Le P. Quesnel a écrit le 6 décembre 1688 que le bruit courait qu'il s'était fait protestant, même lui, qui était si hostile au protestantisme.

Lorsque le gouvernement, en France, combat l'ultramontanisme — chose rare, — il y a toujours, comme en 1843, un curé Védrine, pour l'accuser de vouloir faire la France protestante [4]).

En 1856, de Rossi, qui ne plaisait pas à l'école légendaire, a été représenté par elle comme « l'allié des protestants » [5]). Dom Guéranger ne se privait pas du plaisir de lancer à la tête des partisans de l'école historique les qualificatifs de calvinistes et de jansénistes. Le jansénisme lui apparaissait comme « une secte foudroyée par l'Eglise », comme « une hérésie qui renouvelait avec adresse les plus odieuses théories de Calvin » [6]).

En 1859, l'« Observateur catholique » de Guettée a été accusé aussi de protestantisme [7]).

Même un théologien de l'Eglise de Rome, mais sincèrement libéral, s'est plaint, en 1903, que ses pareils fussent traités par les non libéraux de rationalistes et de protestants. Loin de

---

[1]) Voir l'éloge d'Antoine Arnauld par Boissard, p. 31.

[2]) *Hist. litt.* T. IV, p. 26.

[3]) Voir la *Correspondance de Quesnel*, par Mme Le Roy, T. II, p. 218.

[4]) Debidour, *L'Eglise et l'Etat en France de 1789 à 1870*, p. 451.

[5]) Houtin, *Controverse de l'apostolicité des Eglises de France*, p. 70.

[6]) P. 63.

[7]) 1859, p. 82.

s'effrayer de ces qualificatifs, il s'en fait gloire[1]). M. Baudrillard, au contraire, reproche amèrement aux apologistes de l'école de Loisy de n'être que des protestants libéraux, et il trouve que Pie X a bien fait de condamner tout ce modernisme[2]). Les « Etudes » pensent comme M. Baudrillard; elles voient dans le modernisme une anarchie et le virus même du protestantisme libéral[3]). Tel ecclésiastique étudiant l'hébreu, est suspect de protestantisme[4]), tant il est vrai que ce mot sur les lèvres ultramontaines n'est plus qu'un synonyme de science et de liberté.

De Rome, cette manie de voir du protestantisme partout où l'on professe une doctrine différente de la nôtre, cette manie, dis-je, a passé même dans d'autres Eglises. Plus d'un orthodoxe romanisant m'a accusé, ainsi que notre regretté Langen, de protestantiser. Pourquoi? Parce que ni Langen ni moi ne comprenions comme eux l'orthodoxie de l'ancienne Eglise. Déjà nous les avons renvoyés à la leçon excellente de Dom Leclercq sur l'illusion où ils sont en croyant que tous les Pères pensaient comme eux[5]). C'est peine perdue; ils s'obstinent.

Ils pensent que protestantisme est synonyme d'incroyance. Combien ils se trompent! Qu'ils lisent donc, par exemple, les ouvrages du professeur H. Bois; ils y verront une fort belle défense de la nécessité de l'Eglise, une affirmation très expresse du fait du péché et de la solidarité, une foi très vive en la divinité de J.-C. et au surnaturel contre certaines assertions de Harnack[6]).

Oui certes, la plupart du temps les protestants sont calomniés. Emancipés subitement au XVIe siècle, ils ont été comme les prisonniers qui, en quittant précipitamment leur cachot, ont mal supporté la lumière du jour et n'ont pas distingué exactement toutes les couleurs et toutes les figures; il était inévitable qu'ils commissent des quiproquos. D'excellents protestants, comme les Vinet, les Félix Bovet, etc., l'ont avoué sans peine, et en ont conclu que le protestantisme doit se

---

[1]) Voir les « Annales de philosophie chrétienne », décembre 1903, p. 327-328, 331 et 337.

[2]) *Ibid.*, septembre 1907, p. 659-660.

[3]) Numéro du 5 novembre 1908, pp. 299, 301, 303.

[4]) Saintyves, *Réforme intellectuelle du clergé*, p. 38.

[5]) Voir la « Revue », octobre 1904, p. 656.

[6]) Voir la « Revue de Montauban », janvier 1904, p. 54-58.

réformer sans cesse. C'est donc sans orgueil et sans hostilité que les anciens-catholiques, qui, eux aussi, sont des réformateurs, se croient obligés de profiter des fautes et des expériences des trois derniers siècles et par conséquent de faire mieux qu'au XVIe. Bossuet, qui certes a combattu vivement les protestants, n'a-t-il pas eu des retours à l'ancienne doctrine, par exemple, lorsqu'il écrivait, le 4 décembre 1694, à Mme d'Albert: « J'ai ma règle *dans l'Ecriture*, et c'est selon celle-là, *qui ne peut faillir*, que je tâche de vous conduire. » Pourquoi les protestants seraient-ils plus coupables que Bossuet en considérant l'Ecriture du même œil que lui? Est-ce donc être injuste envers Bossuet que d'affirmer que son catholicisme était plus près du protestantisme de Claude que de l'ultramontanisme du Sacré-Cœur, de Lourdes et de La Salette? La grande affaire, dans cette question comme d'ailleurs dans toutes les autres, est de discuter *exactement* les questions théologiques; or, dans les trois derniers siècles, elles ont été mal discutées; aujourd'hui, grâce à de nombreuses découvertes historiques, nous avons de meilleurs instruments de travail; donc nous pouvons mieux réformer qu'on ne l'a fait précédemment. Voilà pourquoi les anciens-catholiques ne sont pas protestants. Mais ils ne sont pas moins fiers qu'eux de protester, eux aussi, contre les erreurs romaines et autres; et ils sont heureux de reconnaître que c'est un grand honneur pour les protestants d'avoir été combattus par des papes comme Léon X, Pie IV, etc.

Bref, l'accusation de protestantisme ne signifie plus rien au point de vue théologique, puisque les ultramontains la lancent contre quiconque n'est pas ultramontain. Elle est ou banale, ou injurieuse: banale, puisqu'elle s'applique à tout le monde; injurieuse, puisque les ultramontains prennent le mot « protestant » comme synoyme d'hérétique, d'apostat, de renégat, etc. Décidément, qui dit trop ne dit rien, et l'insulté est en meilleure compagnie que l'insulteur.

Les choses étant ainsi, il n'est que naturel que les romanisants de toutes les Eglises se joignent aux purs romanistes pour affirmer que les anciens-catholiques sont des protestants dissimulés ou inconscients.

Cette accusation ne saurait nous émouvoir. Nous répétons énergiquement que nous protestons contre les erreurs de Rome,

contre le système romain, comme aussi contre tous les mensonges et toutes les superstitions qui malheureusement règnent encore en ce monde. Dans ce sens général, oui, nous nous faisons gloire d'être des protestants, et notre protestation est toute chrétienne. Mais si l'on attache au mot « protestant » le sens du protestantisme confessionnel actuel, nous protestons. Non, nous ne sommes membres d'aucune des confessions protestantes existantes. Il serait trop long d'énumérer toutes nos raisons. Tel n'est pas le but de cet article. Nous n'avons pas à faire ici le procès du protestantisme en général, ni d'aucune des formes particulières du protestantisme. La « Revue » a traité souvent ce sujet, et nous ne voulons pas fatiguer nos lecteurs en nous répétant.

Si les ultramontains avaient tant soit peu de logique et s'ils aimaient la clarté, ils cesseraient de nous accuser de protestantisme et remplaceraient cette accusation par d'autres plus vraies et plus précises. Pourquoi, en effet, employer le mot « protestant », qui est un mot du XVIe siècle et qui, aujourd'hui, manque de netteté? Les questions du XIXe siècle sont posées autrement et ont d'autres solutions; pourquoi, dès lors, maintenir un titre dénué de raison d'être? C'est simplement parce que le mot « protestant », plein encore des haines d'autrefois, est un repoussoir et une sorte d'injure. Il se prête aux mauvais sentiments et aux insinuations malveillantes que les ultramontains entretiennent contre leurs adversaires. En vérité, cette attitude et ce procédé sont bien peu dignes.

Ceux des ultramontains qui le sentent et qui, acculés dans leur insignifiance et leur banalité, veulent préciser quelque peu, prétendent que quiconque n'est pas avec le pape est protestant. Mais cette prétention suppose une ignorance crasse: car les orthodoxes orientaux, qui rejettent la papauté romaine, ne sont certainement pas des protestants. Alors on recourt à une autre distinction, et l'on dit que, du moment qu'on rejette le principe d'autorité ou qu'on lui préfère le principe de liberté, et cela au nom de la raison, on est protestant et l'on cesse d'être catholique. Nouvelle illogicité. Car ni les anciens-catholiques, ni les orthodoxes orientaux, ni beaucoup d'autres chrétiens, ne rejettent le principe d'autorité; ils l'associent au principe de liberté. Cette association n'est pas difficile à faire; elle n'est impossible que dans l'Eglise de Rome. Les Pères et

les docteurs de l'ancienne Eglise ont reconnu l'autorité du Christ, l'autorité des Ecritures, l'autorité de l'Eglise universelle, et, de plus, ils en ont appelé aussi à la liberté et l'ont pratiquée dans une mesure qui dépasse certainement la mesure actuelle. L'erreur des catholiques-romains est de croire que l'autorité du pape est celle du Christ, celle des Ecritures, celle de l'Eglise universelle; ils se trompent gravement. L'autorité du pape, telle qu'elle est comprise et pratiquée aujourd'hui, est fausse et subversive; elle ne repose ni sur les Ecritures, ni sur les conciles œcuméniques, ni sur la tradition universelle. Elle est donc inconciliable avec le vrai catholicisme, avec la science, avec la raison, avec la liberté.

Dès qu'on parle raison, les romanistes se récrient comme si la raison était l'orgueil. Ils ont l'humilité, eux, n'ayant pas la raison; ou plutôt, leur humilité, leur servilité devant la curie romaine leur tient lieu de raison et de science! Quiconque en appelle à la raison est, à leurs yeux, un rationaliste, c'est-à-dire un hérétique! Ils oublient que la raison est le flambeau intérieur que Dieu a donné à l'homme pour le distinguer de l'animal. *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.* La raison est le rayonnement du visage de Dieu sur nous; c'est par elle que nous lui ressemblons et que nous nous élevons aux choses divines. Elle est la révélation surnaturelle de Dieu en nous; elle est sa marque, son empreinte, son caractère, son signe, contre la déraison qui est le signe de la bête; elle est donc le critère qui nous fait distinguer la vérité. C'est elle qui nous mène à Dieu, au Christ et à sa révélation surnaturelle. Comment dès lors un homme raisonnable peut-il être condamné par le pape, sinon parce que le pape est lui-même déraisonnable? Aussi tous les anathèmes du pape contre la raison, contre la science, contre la liberté rationnelle et scientifique, retombent-ils sur le pape même et sur son Eglise anticatholique. Telle est la force des choses.

Le mot « modernisme » n'est pas plus clair que ne l'était le mot « protestantisme » au XVIe siècle. C'est la fatalité que Rome, malgré sa ressource à trouver des injures et des subtilités erronées, ne puisse attaquer ses adversaires, les partisans de la raison, de la science et de la liberté, que par des mots obscurs en *isme,* aptes à signifier toutes les perfidies que les perfides y mettent eux-mêmes. La vérité attaquée se re-

tourne contre eux, et le méchant fait œuvre qui lui nuit à lui-même.

Oui, nous protestons contre de telles tactiques, que nous trouvons misérables; et si par cette protestation nous sommes protestants, nous sommes heureux et fiers de l'être.

Qu'il suffise donc de rappeler, comme points essentiels et trop oubliés, qu'au XXe siècle on peut et on doit faire une réforme religieuse, théologique et ecclésiastique, supérieure à celle du XVIe siècle; qu'on peut le soutenir sans vanité et uniquement par la simple considération qu'il y a, au XXe siècle, la possibilité et le devoir de profiter des nombreuses expériences du passé; que les esprits ont marché, les idées ont progressé, les questions sont posées autrement, les points de vue sont différents, les problèmes apparaissent sous d'autres aspects; que ne pas tenir compte de ces différences des temps, des choses et des personnes, serait antiscientifique, antirationnel, donc aussi antithéologique. C'est dans cet esprit que nous conservons notre catholicisme, ou, si l'on aime mieux, notre christianisme intégral et universel, qui n'est pas celui de Rome, mais celui du Christ lorsqu'il a fait un devoir d'accueillir toute vérité (omnem veritatem), et qu'il a dit qu'il n'y a qu'une bergerie, l'humanité, dont il est le seul pasteur (*Jean* X, 16); que ses paroles sont esprit et vie (VI, 64); que pas une ne doit être supprimée (*Matth.* V, 18-19); et que toutes doivent être enseignées à toutes les nations (docete omnes gentes, omnia quæcumque mandavi vobis).

Et ce catholicisme était aussi celui de St. Pierre, qui ne reconnaissait qu'un seul « pasteur et évêque des âmes », le Christ (I^e Ep. II, 25), et qu'il n'était lui-même qu'un *consenior* et un *témoin* des souffrances du Christ, chargé comme ses confrères de pourvoir le troupeau et non de le dominer (V, 1-3). Quel abîme de contradiction entre St. Pierre et les papes!

Tel était aussi le catholicisme de St. Paul disant que le Christ est mort pour tous les hommes; qu'il faut conserver tous les enseignements du Christ comme un dépôt sacré; qu'il faut se dévouer à tout le troupeau (*et universo gregi*). St. Paul semble même affecter d'insister sur le mot « universel »: *universo gregi, conveniat universa Ecclesia in unum, universa lex, omnibus sanctis qui sunt in universa Achaia, in universo mundo,* quod prædicatum *est in universa creatura*, etc. Telle

est la vraie catholicité; elle n'a rien de la papauté, dont il n'était pas question dans l'Eglise chrétienne apostolique; et, d'autre part, elle n'est pas non plus réductible à l'individualisme isolé et exclusif, trop fréquent dans le protestantisme.

Ce catholicisme est donc la vraie *via media*, à égale distance des excès du papisme et des excès du protestantisme.

Donc, du moment que la foi ancienne-catholique est fondée sur le Christ même et sur les apôtres, qu'elle est celle de l'Eglise primitive, celle des Ecritures et de la tradition universelle, constante et unanime; du moment qu'elle est constatée par le critérium catholique ou orthodoxe, scientifiquement appliqué, en dehors de toute scolastique et de tout esprit de parti, on comprend aisément que les anciens-catholiques soient très peu sensibles aux accusations que Rome et ses amis leur adressent, d'être des protestants, des jansénistes, etc. Nous sommes chrétiens avec le Christ, qui est vraiment notre unique Chef et notre unique Maître : unus Magister. Nous nous sentons des membres vivants de sa véritable Eglise universelle. Cela nous suffit amplement.

E. Michaud.